



Les Jeunes Filles sous Louis XIV

L'existence des femmes de qualité. — Les gouvernantes et les couvents. — Avec quel fonds d'éducation et d'instruction les jeunes filles entraient dans le monde.

U milieu de nombreuses lectures, le hasard m'a fait découvrir, parmi des caricatures du ^{xviii} siècle, un personnage habillé moitié en femme, moitié en homme, et tenant, en chacune de ses mains, un cadran. L'un de ces cadrans représente la vie du Parisien; l'autre, la vie de la Parisienne. Sur la bordure, une aiguille marque les diverses heures du jour, et sous ces diverses heures, soit en inscription, soit en dessin gravé, sont indiquées les occupations ou les distractions correspondantes. Audessus du cadran concernant la Parisienne, court un carrosse, une belle dame s'y pavane; tandis que sur l'autre cadran, le Parisien tire péniblement une lourde charrue. Comme si ces deux images de symbolique ingénuité ne s'expliquaient pas d'elles-mêmes, le caricaturiste a cru devoir ajouter en toutes lettres que si Paris est le

purgatoire des hommes, il est, par contre, le paradis des femmes. Je ne discuterai pas l'assertion, espérant que la petite série d'études que j'entreprends ici permettra à nos jeunes lectrices d'en juger par elles-mêmes.

Je négligerai tout ce qui a trait aux Parisiens pour n'étudier que l'emploi du temps des Parisiennes. Le cadran de cette caricature va précisément nous permettre de connaître, en ses phases importantes, la journée d'une dame de qualité sous le règne de Louis XIV.

La femme consacre d'abord deux heures à son lever et à sa toilette. Elle ne sort guère de son appartement que vers une heure ou deux. Soit après, soit avant, vingt minutes pour la messe. Vient le dîner qui dure environ jusqu'à trois heures. Ensuite ce sont les visites, les collations et le jeu. Puis on monte en carrosse, l'on se fait conduire à la promenade; de la promenade, à la Comédie ou à l'Opéra. On en sort pour le souper qui, souvent, se prolonge fort avant dans la soirée. Si, après le souper, on ne retourne pas au jeu, on se rend au bal et l'on y reste jusqu'au lever du jour.

La princesse Palatine, seconde duchesse d'Orléans et belle-sœur de Louis XIV, ne s'indignait pas trop de voir les princesses du sang et les dames de la cour se lever à trois heures, dîner à quatre, jouer de sept à dix, souper à minuit et se coucher à quatre heures du matin.

Voici donc, dans ses lignes principales, la journée d'une dame de haute condition. Faire connaître à fond sa vie, à Paris seulement, implique des aperçus précis sur les fiançailles et les mariages, la toilette, les bijoux, les cadeaux et les modes; sur la table, les soins domestiques et le personnel d'une grande maison; sur l'hygiène et la médecine, les usages, les préjugés et superstitions; sur les relations ecclésiastiques, les retraites, prédications, sermons et oraisons funèbres; sur les promenades en carrosse et en chaise par les rues et quartiers divers; sur les affiches, les boutiques et les hôtels particuliers, les métiers et les denrées; sur les danses et les jeux en vogue; sur les visites, la politesse et le beau langage; sur l'Académie et les hommes de lettres; sur les fêtes et les spectacles privés ou particuliers. Si l'on veut bien aussi se rappeler qu'en surcroît de ces fatigues, une dame noble mène encore une existence en partie double à la ville et à la cour, à la suite du roi, à Saint-Germain, à Versailles, à Fontainebleau, puis à Marly, on conclura à la nécessité de dire au moins quelques mots des charges et des emplois à cette cour, de l'étiquette, du petit lever, de la messe, des chasses, du jeu, des festins et des concerts. Enfin le séjour obligé des grandes familles dans leurs châteaux offrira aussi quelque intérêt, ne fût-ce que sur la façon pittoresque de s'y rendre, d'y passer le temps, de s'y recevoir, de s'y distraire; ne fût-ce aussi qu'au point de vue de l'art de dessiner les jardins, si perfectionné par Lenôtre.

C'est dans ce véritable tourbillon mondain que, en âge de sortir du couvent ou de quitter leurs gouvernantes, entraient les jeunes filles de qualité.

Je dois ici, à mon grand regret, dire jeunes filles et non demoiselles, parce que le mot *demoiselle* est indifféremment appliqué par Molière, La Bruyère et les auteurs de l'époque, à toute fille ou toute femme née de parents nobles. De plus, du temps de Louis XIV, presque toutes les bourgeoises prenaient le titre de *demoiselles*, particuliè-

rement dans les actes notariés. Ce fut un peu plus tard que l'usage restreignit cette appellation aux filles non mariées, mais seulement aux filles de la bourgeoisie. On voit donc que *demoiselle* serait, en ces articles, un terme tout à fait impropre.

Avant de traiter, sinon tous ces sujets divers, du moins les principaux, j'aurais voulu donner dans ce premier article d'exposition une idée générale du fonds d'éducation, d'idées et de sentiments qu'avaient acquis les jeunes filles de grande naissance, au moment de leur entrée dans le monde. A celles qui, sans fortune, purent à partir de l'année 1686 être élevées à Saint-Cyr, nous pensons consacrer, dans la suite, un chapitre spécial, encore que ces jeunes personnes-là ne pussent espérer qu'un établissement au fond de quelque province, — dit M^{me} de Maintenon, — *dans un petit domaine, avec quelques poules, une vache, des dindons, et des dindons pas pour toutes encore ! Heureuses les dindonnières !*

Celles, qui non seulement n'avaient aucune aspiration à devenir d'*heureuses dindonnières*, mais eussent très probablement fait fi d'une telle destinée, étaient livrées aux soins de gouvernantes ou de religieuses. Il n'existait guère d'autre mode d'éducation. Les mères avaient bien autre chose à faire que de s'occuper elles-mêmes de l'éducation de leurs filles. *Parmi tant de femmes, il n'y avait point de mères !* Ce mot de M. Anatole France ne fut jamais mieux appliqué qu'à cette époque.

Le Père La Chaise, qui désirait vivement qu'on donnât à l'*État des femmes bien élevées*, assurait que les jeunes filles sont beaucoup mieux formées par les *personnes tenant au monde*. Il était donc d'assez grand ton, à l'imitation du roi et des princes du sang, de confier la conduite des enfants à des gouverneurs et à des gouvernantes, mais tout le monde n'avait pas sous la main des éducateurs tels que Bossuet, Fénelon, La Bruyère ou M^{me} de Maintenon. Où en trouver de bons ? Le souverain lui-même avait peine à se les attacher et à les conserver. C'était d'ailleurs un préjugé courant que les gouverneurs et les gouvernantes, habituellement et forcément pris dans une condition inférieure, ne pouvaient inspirer à leurs élèves que des sentiments bas. Outre ces difficultés, si l'on s'en rapporte aux mémoires du temps, on verra que les façons et le langage des petits enfants de France eux-mêmes n'étaient guère propres à prôner ce genre d'éducation. Nous n'en voulons citer que deux curieuses anecdotes, d'après le témoignage de la belle-sœur de Louis XIV.

La duchesse de Bourgogne, dont Saint-Simon nous a tracé un si séduisant portrait, était, vers onze ans, encore fort mal élevée. En plein dîner, elle commençait à chanter, à danser sur sa chaise, à saluer les gens avec force vilaines grimaces; elle fourrait ses doigts dans les sauces et déchirait, dans les plats, les poulets et les perdrix avec ses

main; elle parlait au roi lui-même d'une manière irrespectueuse, et le tutoyait très familièrement. Le duc de Berry ne donnait pas meilleur exemple. Un jour, à la chasse, en tirant des lapins, en dépit de la défense de M. de Razilly, son gouverneur, il manqua tuer son frère, le duc de Bourgogne. Il fallut que M. de Razilly lui arrachât le fusil des mains. Sur quoi, le petit prince s'emporta jusqu'à ramasser des pierres pour les lancer et jusqu'à traiter ce gouverneur de coquin, de traître et de scélérat.

— Je me plaindrai au roi, dit ce dernier, et le roi me fera justice!

Et le jeune prince de riposter :

— Il vous fera couper la tête comme vous le méritez!

On le mit aux arrêts dans sa chambre pour huit jours. Il affecta, montrant une gaieté narquoise, d'y chanter et d'y danser.

— Comment songez-vous à danser? disait le pauvre M. de Razilly, ne savez-vous donc pas que vous êtes en prison?

Le duc de Berry relève le mot avec un mépris indigné :

— En prison? Apprenez qu'on ne traite pas ainsi des gens comme moi : cela serait bon pour vous!

Ce fut là tout son repentir.

On conçoit que la tâche de gouverneur auprès d'enfants si impérieux, si pénétrés, dès leur bas âge, de tous les mérites que donnait une grande naissance, ne devait pas être aisée. Nous verrons que, dans les maisons religieuses comme ici, on ne s'occupait pas assez d'atténuer dans les esprits l'orgueil d'une très ancienne noblesse. Les punitions demeuraient sans grand effet. Chez des enfants tout jeunes, le caractère est déjà ferme. Des fillettes de dix ans, de huit ans, se montrent indomptables. Elles comptent les châtimens pour rien s'ils les font souffrir sans les humilier. *Seuls, les mauvais naturels*, écrit M^{me} de Maintenon elle-même, *se rendent aux châtimens*. Les médecins, d'ailleurs, défendaient les soufflets qui pouvaient *léser la tête*, mais la réclusion à la chambre et la férule étaient d'usage. Louis XIII et son frère Gaston d'Orléans avaient été fouettés. Louis XIV ne le fut pas. Mais Philippe d'Orléans, qui devait être le régent, reçut, de l'aveu même de sa mère, les verges plus d'une fois et *comme il faut*.

Les nouveau-nés des familles les plus riches étaient envoyés à la campagne, confiés, sans grand contrôle, à des servantes subalternes. En si bas âge, ils intéressaient peu. C'était, comme le disait dédaigneusement M^{lle} de Montpensier, *une question de nourrice et de bouillie*. Dès qu'il devenait nécessaire de leur donner des soins plus intellectuels, presque toutes les femmes de qualité, pour éviter l'ennui et le désagrément d'avoir des gouvernantes chez elles, avaient recours aux couvents. Leurs filles y entraient à trois ans, même

avant; quand elles ne pouvaient y entrer autrement, elles y entraient avec leurs nourrices. Les unes y faisaient leurs dents, tandis que d'autres s'y mariaient.

Le couvent, c'était leur vraie famille et toute leur jeunesse.

Parmi les couvents nobles, vastes, avec de grands jardins à charmilles et à couverts de marronniers, avec une bibliothèque, des tableaux de maîtres dans les couloirs, voire même une salle de théâtre, il faut citer, comme les plus en vogue, les plus ouverts au bruit du monde : La Présentation, l'abbaye de Panthemont, La Visitation où le cardinal de Mazarin avait mis ses nièces; Les Dames Sainte-Marie-du-Faubourg où M^{me} de Sévigné, tant de fois, allait voir sa fille, et aussi l'abbaye au Bois, primitivement couvent des Dix-Vertus, où entra, plus tard, une fille du régent, M^{lle} d'Orléans.

Les religieuses, chargées de l'enseignement, étaient également de nobles et grandes familles. Elles se distinguaient surtout par leur fierté et leur courage. Étant de même sang que leurs élèves, elles développaient ces deux vertus préférentiellement aux autres. Entrées le plus souvent en religion pour conserver à l'ainé de quoi soutenir l'honneur du nom ou parce qu'elles n'avaient pas une fortune suffisante pour faire un beau mariage et figurer dans le monde avec un éclat digne de leur maison, ces religieuses n'étaient pas aussi disposées qu'on eût pu le souhaiter, nous l'avons insinué plus haut, à combattre en leurs élèves les préjugés et les défauts de leur propre caste. A part de brillantes exceptions, elles n'étaient pas non plus fort instruites.

Je parlerai plus loin des principes de morale inculqués aux jeunes pensionnaires. Examinons d'abord ce qu'on leur apprenait.

L'inutilité du savoir encyclopédique était bien comprise autrefois. On se bornait à enseigner aux jeunes filles ce qui leur était nécessaire pour la pratique de la vie. On s'arrêtait même un peu trop tôt en chemin. Les études se terminaient à quatorze ou quinze ans, c'est-à-dire au moment où elles commençaient à devenir fructueuses.

On consacrait à peu près deux heures à l'écriture, au calcul, à la géographie, à l'histoire; environ quatre heures au catéchisme, à la danse, au dessin, à la mythologie, à la musique et au clavecin. Peu, ou même pas de sciences. On exerçait en outre les élèves à causer et à déclamer. Le reste de la journée appartenait aux arts d'agrément, aux récréations, aux offices, aux repas et au sommeil.

Pour savoir quelle importance on attachait alors à l'écriture, il suffit de rappeler que Charles IX avait autorisé sept *écrivains jurés*, qui devaient faire foi judiciairement en matière d'écriture et de faux, à enseigner l'écriture aux enfants. Forts de ce privilège, les *écrivains jurés* obtinrent du

Parlement, en 1661, un arrêt qui *défen*dait aux maîtres de mettre plus de trois lignes d'écriture dans les exemples donnés aux écoliers. Cette corporation, constituée depuis en *bureau académique d'écriture*, et qui dura d'ailleurs jusqu'à la Révolution, usa, sous Louis XIV, de tous les droits que lui donnait son privilège. Avec de tels maîtres, on était inexcusable d'écrire en *pieds de mouche*, selon l'expression de M^{me} de Sévigné. Il fallait aussi avoir une orthographe sinon fixe, du moins aussi correcte que possible, et ne pas mériter le reproche encouru par la duchesse de Bourgogne, dont l'orthographe dépassait, en fantaisie, les irrégularités dont tout le monde alors était coutumier. On ne poussait pas très loin l'étude du calcul, de la géographie et de l'histoire. Beaucoup de ces nobles petites personnes se souciaient médiocrement de connaître ce qui s'était passé avant elles. Cependant M^{me} de Maintenon plaisante sûrement quand elle prétend que les jeunes filles doivent en savoir juste assez *pour ne pas confondre un empereur romain avec un empereur du Japon, et un roi d'Espagne avec un roi de Siam*. Les sciences étaient fort négligées. Molière n'allait pas contre le sentiment général en se moquant du ridicule des *femmes savantes* :

Vos livres éternels ne me contentent pas
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
Cette longue lunette à faire peur aux gens;
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous...
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.

Molière exprimait là non seulement l'opinion du plus grand nombre, mais surtout l'opinion des gens de cour. La science n'était pas en vogue dans les classes aristocratiques. Dans cette même pièce, en effet, Trissotin attaque les courtisans, leur reproche leur ignorance, leur dédain pour les sciences :

La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit :
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

Aussi, est-ce Clitandre, le fiancé de la sage Henriette, l'amoureux sympathique, qui défend la cour, non pas en contestant qu'elle ait ce dédain des sciences, mais en affirmant qu'elle n'est pas *si bête de l'avoir*;

Que chez elle on se peut former quelque bon goût
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

Il n'y a donc pas trop à s'étonner qu'on se préoccupât très peu d'initier aux sciences des filles

de gens attachés de près ou de loin à cette cour ignorante, des filles destinées elles-mêmes à y paraître. C'est avec le même sentiment que, un peu plus tard, la marquise de Lambert conseillera de modérer son goût pour ces sciences qui donnent ordinairement *beaucoup d'orgueil et démontent les ressorts de l'âme*. Elle ne les admettait que comme dérivatif aux passions, et seulement pour les imaginations vastes, vives, agissantes et curieuses; encore, voulait-elle que les jeunes filles y apportassent une *tendre pudeur*.

On prisait les langues bien davantage. Selon La Bruyère, on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues, et il lui semble qu'on doit mettre toute son application à l'en instruire; il les croit utiles à toutes les conditions et, les remettre à un âge plus avancé, *c'est — dit-il — borner à des mots un âge qui veut déjà aller plus loin*. Les langues s'apprenaient donc au couvent, mais avec des maîtres particuliers. L'espagnol, fort naturellement à la mode dans l'entourage d'Anne d'Autriche, était à présent moins goûté que l'italien, familier à la cour, accrédité par M^{lles} de Mancini. Cette dernière langue était jugée dangereuse par beaucoup d'éducatrices sévères, les auteurs italiens étant assez peu châtiés et laissant régner dans leurs ouvrages des jeux de mots et une imagination sans règle qui *s'opposaient à la justesse de l'esprit*. C'est un jugement du temps. Outre l'espagnol et l'italien, on se piquait de savoir un peu de latin, la langue de l'église, qui non seulement permettait d'entretenir correspondance avec des personnes étrangères, mais aussi *d'entrer en société avec ce qu'il y avait de meilleur dans tous les siècles*.

Une grande partie du temps était réservée aux soins domestiques. Les héritières des premières maisons de France étaient employées tour à tour à la lingerie, à la bibliothèque, au réfectoire, à la cuisine et à l'infirmerie. Elles apprenaient à serrer le linge, à balayer les chambres, à servir à table, à faire la cuisine. Mais, même à Saint-Cyr, où des filles très pauvres ne pouvaient espérer, avec la dot modique du roi, qu'un piètre établissement, on vaquait à ces soins avec répugnance et on saisissait toutes les occasions de s'en dispenser. Il fallait que les religieuses y veillassent sévèrement.

Le catéchisme tenait, nous l'avons vu, une grande place dans les études; enfin, venaient les arts d'agrément, le dessin, la musique, le chant, la danse et le maintien, objet des soins les plus sérieux. N'était-ce pas surtout par eux qu'on pouvait faire belle figure à la cour et dans le monde? Les notions qu'on donnait du dessin, sauf rencontre de dispositions extraordinaires, étaient sommaires. On jouait du clavecin. Pour le chant, il suffisait d'avoir la voix agréable et l'oreille juste. La danse avait une telle importance que nous y reviendrons dans un chapitre particulier. Quelle jeune pensionnaire n'avait rêvé de figurer un soir

dans un ballet de la cour, en même temps que le roi ? Pour le maintien, on était également exigeant. M^{me} de Sévigné ne se tenait pas satisfaite pour une belle taille, elle voulait encore qu'on eût bon air, qu'on fût droite, bien faite, sans aucune négligence d'attitude. On redressait les moindres défauts en faisant porter des *corps* (corsage) de très bonne heure. Cette maxime : *Les belles personnes portent sur leur front leurs lettres de recommandations*, dit assez quelle attention on apportait à tous les attraits extérieurs. La première chose que Louis XIV remarque avec plaisir, quand il va au-devant d'Adélaïde de Savoie, princesse qui sera la femme de son petit-fils, c'est qu'elle n'est pas embarrassée qu'on la regarde, ainsi que le doit une *personne qui a vu du monde*; elle fait mal la révérence, par exemple, et d'un air un peu italien.

On devait aussi causer agréablement, on entendait par là prendre le soin de séduire et de dire à chacun ce qui lui convenait. Dans ce but, M^{me} de Maintenon recommande les jeux et les exercices d'esprit. Rien *n'est plus utile*. Le jeu à *La Madame* accoutume à la *conversation* et à bien parler; les proverbes à *entendre finement*. Pour les vrais jeux, le colin-maillard fait faire de l'exercice. On aime aussi les échecs, les volants, la danse, et aussi des jeux plus emportés, voire même violents. En témoignant d'une humeur farouche et solitaire, en se montrant d'accueil indifférent, en prenant ce que M^{me} de Sévigné appelle un air d'ignorance et de *qu'importe*, on s'attirait le blâme : « En s'éloignant des autres, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société. Être timide, ne pas savoir s'exprimer aisément, c'est s'exposer, dans la vie, à *trouver les chemins barrés*. »

Le couvent est donc une sorte d'« École de Cadettes », une école de vie élégante, d'orgueil, de volonté et de sacrifice aussi; nous le verrons tout à l'heure.

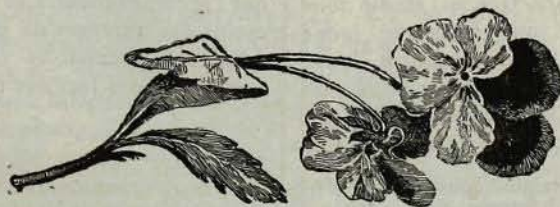
Les maîtresses, en somme, préparaient leurs élèves à leur rôle de grandes dames. Leur mode d'éducation reposait, on le voit, sur ce principe, admis par les religieuses elles-mêmes, que c'est par les filles de qualité, par le crédit qu'elles peuvent obtenir à la cour, que les nobles maisons s'élèvent ou s'abaissent. Et par suite, avant tout, on les destine à plaire et à séduire; avant tout, on leur donne des leçons d'aménité et de belle grâce apparente; on les assujettit aux bienséances mon-

daines. On sent tout ce qu'une telle direction morale avait d'inconvénients. Si la timidité n'était pas le défaut des élèves, par contre, leur amour-propre se fortifiait étrangement. L'esprit de caste sévissait sans contrainte. On méprisait ouvertement les couvents du voisinage qui accueillaient des *bourgeoises*. On se targuait de ses aïeux, on feuilletait pour un rien sa généalogie. « Vanter sa race — dit M^{me} de Lambert — c'est louer le mérite d'autrui. » Au couvent, c'était se louer soi-même. L'humilité était un ridicule, et, ni les conseils, ni les façons d'une mère que leur fille appelait *Madame*, et qui, se rendant en parade à Versailles, arrêtait son carrosse quelques minutes à la porte, ne pouvaient fournir de bons exemples de modestie. D'autres entrevues devaient engendrer, entre pensionnaires, des réflexions, des confidences encore plus bizarres : c'étaient les visites des *maris* de quelques-unes. Il n'était pas très rare, en effet, que, de douze à dix-sept ans, on retirât pendant quelques jours une jeune fille du couvent pour la marier, et qu'on l'y ramenât immédiatement après la cérémonie. Celles-là avaient la permission de recevoir au parloir ceux dont elles portaient le nom. On imagine les contes et les plaisanteries que ces gamines en pouvaient faire entre elles. Et cette étrange tolérance n'était, certes, pas faite pour aider les religieuses à réprimer l'indépendance d'esprit et les tendances frivoles de leurs élèves.

Défectueuse à tant de points de vue, cette éducation, dans des couvents trop peu fermés au bruit du monde et de la cour, développait tout au moins dans ces petites âmes fières, en même temps que le respect des parents, une grande fermeté et beaucoup d'énergie morale. Elles savaient que, vers douze ou treize ans, au plus tard, il serait disposé d'elles sans qu'elles fussent consultées, même pour la forme. Elles acceptaient généralement leur sort sans que l'idée d'une résistance quelconque leur vînt un seul instant à l'esprit. Elles étaient toutes prêtes à l'immolation spontanée d'elles-mêmes pour la grandeur et le relèvement de la famille, aux pires sacrifices pour la satisfaction de leur inéluctable sentiment de l'honneur. Et, ma foi, c'était bien quelque chose !

CHARLES FOLEY.

(La suite au prochain numéro.)





BIBLIOGRAPHIE



ETTE fois, notre moisson de livres offrira à nos abonnées des noms de collaborateurs très appréciés d'elles. Un roman de M^{me} MARYAN est sûr d'avance de l'accueil qu'il trouvera dans notre public. *Odette* (1) est digne de cet accueil, par sa nature énergique et fière, qu'adoucirait l'expérience de la vie. M^{me} Maryan a créé peu d'héroïnes plus sympathiques, ni touché, avec plus de délicate justesse, les figures secondaires qui entourent cette enfant sans mère, mal protégée par un père trop faible, et apprenant avec peine la science de l'abnégation.

Non seulement comme un roman d'un intérêt extrême, mais encore comme une lecture utile et fortifiante, nous recommandons *Le Roman de l'Ouvrière*, par notre distingué collaborateur CH. DE VITIS (2), qui a remporté le prix unique du concours littéraire du *Petit Journal*. En plaçant, grâce à une ingénieuse fiction, une jeune fille du monde au milieu d'une population d'ouvriers, en la faisant vivre de leur vie, l'auteur en rend la misère saisissante, celle des femmes surtout, la lutte pour vivre leur étant plus dure. Il nous semble que les jeunes filles qui liront ce livre — toutes peuvent et devraient le lire — y acquerront une idée nette des souffrances qu'elles coudoient et de l'aide qu'elle y peuvent apporter, chacune dans sa petite sphère, suivant ses moyens. Ajoutons qu'une gracieuse idylle, au dénouement heureux, adoucit ce que ce tableau véridique aurait de trop attristant.

Avec *Le Vœu d'André*, par CHAMPOL (3), nous rentrons dans le roman destiné uniquement à distraire, en restant littéraire et de tendance élevée. Celui-ci réunit l'un et l'autre mérite; le sujet, très dramatique, en est traité avec la vigueur habituelle à l'auteur qui a fort habilement gradué le développement mystérieux de la situation poussée jusqu'à l'émotion intense. Bien que les romans de Champol ne s'adressent pas d'ordinaire à nos plus jeunes abonnées, celui-ci peut être lu par toutes.

Cruelle Méprise, par PAUL GUÉ (4), étudie délicatement le malentendu qui sépare un jeune ménage marié, pour obéir au testament d'une parente, et soulève par là d'intéressants problèmes de conscience. Les héros s'aperçoivent — un peu vite pour la vraisemblance, après un si profond

désaccord — qu'ils étaient destinés à se rendre heureux.

Deux pensionnaires nouvellement émancipées ont écrit leur journal pour le plus grand plaisir des jeunes filles de leur âge. L'héroïne de : *Au sortir du Couvent*, par CAT (1), est une petite personne déjà sérieuse, se formant sans peine à son rôle mondain, et si sage que nous lui voudrions quelques étourderies. C'est très finement qu'elle apprécie son entourage et choisit, finalement, son mari. *Herbe folle*, par CLARY D'ENILEC (2), fait avec elle un parfait contraste. Au début, sa résolution de se dévouer... à elle-même, la ferait juger un peu prétentieuse et très personnelle; c'est, au fond, une étourdie qui appréciera plus tard sa sœur aînée, contre laquelle son indépendance s'insurge. Le livre est gai et amusant.

Faire l'éloge de M^{lle} FLEURIOT serait superflu. Pendant de longues années, son influence a été prépondérante dans les lectures des jeunes filles. Des amis dévoués viennent de rendre hommage à sa mémoire en publiant, sous ce titre : *Mon dernier livre* (3), une œuvre dont elle méditait de faire le couronnement de sa vie littéraire. Plus graves que ses gracieux récits, quoique empruntant la forme du roman, ce sont en fait des « lettres de direction » d'une religieuse à une jeune femme, frappée en plein bonheur par un cruel veuvage, aux prises avec mille difficultés, et qui s'élève d'une douleur égoïste et violente à la résignation la plus complète, en s'oubliant pour les autres.

Un prêtre, dont nous avons souvent cité les ouvrages, vient d'avoir une idée analogue. Mais, au lieu de lettres imaginaires, l'abbé BOLO a puisé dans la correspondance considérable de saint François de Sales, ce grand directeur des consciences de son temps, et il en a extrait un élégant petit volume de *Lettres aux affligés* (4), où toutes les peines, toutes les épreuves trouveront la parole fortifiante, le mot consolant qui portera leurs regards en haut. *Les Dernières étapes de la vie chrétienne*, par l'abbé BOLO (5), ont le même but; il a su éclairer ce sujet austère par les espérances qui l'accompagnent. Les livres de l'abbé Bolo sont moins des ouvrages de piété que de belle morale religieuse, accessibles même aux esprits qu'effrayeraient des lectures trop abstraites.

A. CHEVALIER.

(1) H. Gautier, quai des Grands-Augustins, 55 : 3 fr.

(2) Mame, édit. illustrée : 3 francs.

(3) H. Gautier : 3 francs. — (4) H. Gautier : 2 francs.

(1) Perrin, quai des Grands-Augustins, 35 : 3 fr. 50.

(2) Plon, 6, rue Garancière : 3 fr. 50.

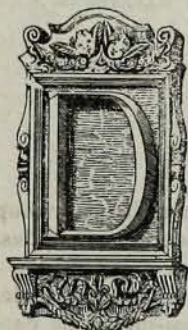
(3) Oudin, rue de Mézières : 2 fr.

(4) Haton, r. Bonaparte : 2 fr. — (5) *Id.*, 2 vol. : 4 fr. 50.



La Marquise Sabine

SUITE



DEPUIS ce jour, grâce à la constitution robuste de Sabine, les forces reviennent rapidement. Avant-hier, notre malade s'est levée une heure; hier, trois heures; demain, nous l'espérons, elle pourra quitter sa chambre, et passer toute l'après-midi sous la vérandah.

« Le temps se maintient merveilleusement beau. Pas de chaleurs excessives, pas d'orages, un soleil brillant, une brise très douce, et une telle pureté d'atmosphère que nous distinguons, sans lorgnette, toute la côte, de Deauville à la pointe de Langrune.

« Mais Sabine regarde peu la rive. C'est le flot qui l'enchaîne, la transporte et l'émeut; c'est son harmonie qu'elle écoute sans se lasser; ce sont les barques qu'elle compte à la sortie du port, dès que paraissent les voiles blanches ou brunes, qu'elle suit jusqu'à la limite extrême de l'horizon, et dont elle guette le retour à la marée montante...

« La tête appuyée au coussin de sa chaise-longue, une main perdue dans les poils de Bérís, toujours à ses côtés; l'autre, jouant distraitemment avec la cordelière de son peignoir de laine blanche, elle reste ainsi des heures entières, les yeux sur le large, tandis que ta tante travaille à l'un de ses interminables ouvrages, et que je lis tout haut le *Correspondant*, ou les articles de Séverine. Quand ma voix faiblit, Sabine m'interrompt, et nous ouvrons ce qu'elle appelle : le « Livre du passé ».

« — Il n'y a rien de plus intéressant à feuilleter que le cœur d'un honnête homme, nous a-t-elle dit un jour.

« Alors, pour la distraire, nous « feuilletons » à tour de rôle, ta tante et moi, tous nos vieux souvenirs. Ta tante commence : « Vous souvenez-vous, Fabien?... » — Un instant après, c'est mon tour : « Vous souvenez-vous, Hélène?... »

« Et nous causons ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'on allume au loin les phares du Havre et de la Hève, et celui de Trouville, tout en face de nous. Alors, le docteur arrive. Il vient, dit-il, égayer sa malade pour la nuit. Nul bouffon ne remplit

mieux son rôle que notre vieil ami, d'apparence si froide, si compassée, tu le sais.

« Pendant une heure, il nous conte les histoires les plus désopilantes, avec un esprit endiablé; et Sabine rit, « d'un rire qui fait mal », bougonne le docteur quand il s'en va.

« Le délire de cette pauvre enfant lui a révélé bien des choses : il comprend que, si le corps reprend des forces de jour en jour, le cœur, lui, reste malade. Aussi, redoutant que cette tristesse permanente entretienne un état général de langueur, surveille-t-il impatiemment le moment où Sabine, étant plus vigoureuse, nous pourrions lui donner d'autres distractions que des lectures et des causeries.

« Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons laissé entrer un instant auprès d'elle notre gentille voisine, Christiane de Falaiseau, qui grillait d'envie de la connaître.

« Christiane est fiancée depuis peu à son ami d'enfance, l'officier d'artillerie Éli de Bouhélec, dont tu as connu, je crois, le frère aîné à Paris. Elle rit et chante du matin au soir, remplissant la villa des « Cèdres » de son exubérante jeunesse. Tu penses quelle précieuse alliée serait pour nous cette joyeuse fillette, si elle pouvait se faire une petite place dans le cœur de Sabine !

« Nous avions aussi songé à prier M. Gueldry ou son fils de venir passer quelques jours au château, croyant que la présence d'un être cher avancerait plus la guérison physique et morale de la malade que tous nos soins réunis. Sabine, très touchée, très reconnaissante de ce projet, s'est pourtant opposée à son accomplissement.

« — Je ne me sens pas encore assez forte pour leur cacher ma peine, a-t-elle dit. Qu'ils restent donc heureux et tranquilles jusqu'à ce que l'abbé Falhès juge le moment opportun de tout leur dévoiler.

« L'abbé Falhès est comme ta tante, comme moi, mon cher enfant, il espère que ce « moment » n'arrivera jamais. Comme ta tante, comme moi, il espère que cette séparation est une halte entre deux étapes bien différentes de votre vie.

« Ton mariage, accompli dans les conditions que tu suis, est une faute. Ta femme, très innocente, l'a expiée et l'expie cruellement; mais la

piété sera son refuge, et Dieu son conseiller; elle te reviendra meurtrie peut-être; délicate, dévouée, aimante comme par le passé, c'est certain.

« Pour arriver à ce résultat, ai-je besoin de te dire que tu dois te relever à ses yeux.

« Ton premier billet contient une phrase indigne, échappée, je le pense, à ta plume dans un moment d'orgueilleuse colère : « Oui, cette mort si « prompte serait chose affreuse, et pourtant je « l'envie; elle me paraît le seul dénouement hon- « norable d'une situation impossible. » Et, tu as souligné le mot « honorable » !...

« Tes autres billets sont moins exaspérés. On y sent une tristesse inquiète, un découragement amer; dans le dernier, dis, mon enfant, ai-je bien lu entre les lignes, il me semble voir le repentir du passé?...

« Crois-moi : la mort, en épargnant Sabine, te laisse un moyen plus « honorable » de sortir « d'une situation impossible ». Il est grand de reconnaître carrément ses torts; il est fier et viril de chercher à les réparer. Consens à te mettre face à face avec ta conscience, à te reconnaître coupable. Consens à secouer ta torpeur, à ne plus être un oisif, un indifférent, un enfant sans cesse retenu par les lisières maternelles.

« *Diex li volt! Do lo volt!* disaient nos aïeux les croisés. Oui, « Dieu le veut » ! je le crois, pour ton bien, pour ton bonheur. J'ajoute que ta tante et moi le désirons de toute notre âme; et c'est sur ce souhait, mon cher enfant, que nous te renouvelons l'assurance de notre affection et de notre dévouement.

« FABIEN DE SAVIGNÉ. »

XII

Château de Barsannes, 18...

« Mon oncle,

« Quelques lignes seulement... Votre lettre m'émeut plus que je ne saurais l'exprimer; peut-être parce qu'elle arrive à l'heure voulue, cette heure où tout paraît manquer autour de soi; peut-être parce que votre bonté, une bonté vraiment paternelle, lutte sans découragement contre ma mauvaise volonté persistante.

« Je ne puis mieux répondre à cette bonté qu'en vous envoyant les papiers ci-joints. Le cahier appartient à Sabine (mais laissez-le-moi, je vous en conjure), c'est celui (vous souvenez-vous?) que j'appelais « un cerf-volant » le jour... le jour de l'orage, et que j'ai emporté au bout de ma canne, croyant qu'il appartenait à un bambin de Chomelis.

« Qui donc nie l'influence des infiniment petits? Il m'a révélé Sabine, ce cahier-là!

« Quant aux feuillets séparés, je les déchire de

mon carnet... Personne au monde ne connaît ces pages; mais vous, c'est moi « en bien ». Elles vous peindront mieux qu'une lettre mon état d'esprit passé et présent.

« Et, quand vous aurez lu, vous répondrez, n'est-ce pas, à l'appel qui clôt ces feuillets intimes et ce court billet? Vous oublierez que, lors de mon mariage, je vous ai adressé le même appel, sans être résolu à écouter la réponse; vous oublierez, enfin, tout le passé pour me tendre la main... Dites, oncle Fabien, que faire?

« HERBERT DE BARSANNES. »

XIII

CARNET D'HERBERT

Elle est partie! Qui aurait pu croire à un coup de tête pareil! Fiez-vous aux douces, aux timides, aux bigotes après cela!

Je suis absolument abasourdi... Ma mère, vexée, furieuse autant que je le suis moi-même, ne partage pas mon étonnement : « Allot, dit-elle, m'avait présenté sa filleule comme possédant une nature très malléable; dès les premiers jours du mariage, je me suis aperçue du contraire. La religion, le vieux curé, les pauvres, autant de fétiches qu'on ne pouvait toucher du bout du doigt sans que ta femme levât sa tête rousse d'un air de défi. Avec cela, beaucoup d'orgueil! La famille Gueldry vaut, selon elle, les de Barsannes, peut-être même les descendants de nos rois. Ces idées étant très ancrées dans son cerveau de petite bourgeoise, et se sentant riche, évidemment, elle a cru nous faire honneur en acceptant notre alliance; mariée, elle s'est ensuite imaginée être nécessaire au château comme la divinité à la case de l'Indien, et adorée bêtement, comme Perrine, la vachère, est adorée par le berger Grégoire. Rien d'étrange, dans ces conditions, à ce que le désenchantement ait produit l'effet de l'huile sur le feu...

« Mais aussi, pourquoi faire tes confidences à ton oncle? Toujours le même, mon pauvre Herbert! Nous voilà, grâce à tes ouvertures de cœur et à l'emballement de cette sotte, aux prises avec une situation très difficile. »

Hélas! oui, elle est difficile la situation! plus que difficile, inextricable, et, toute à notre désavantage : cancons, questions d'argent vont tomber sur nous drus comme grêle. Si nous méprisons les premiers, il nous répugne cependant que le nom de Barsannes coure la région, accolé à celui des Gueldry; quant à la seconde, nous n'aurons pas, cette fois, notre fidèle ami Allot pour sauvegarder nos intérêts; alors?...

Mon oncle affirme que tout s'arrangera. Je n'en crois rien. Sabine oubliera-t-elle?... Jamais! Et moi, l'aimerai-je? Jamais!...

* *

Étrange chose ! Hier, à la veillée, cette première veillée passée sans elle, pendant que je tambourinais sur les vitres une marche fantaisiste, en regardant je ne sais quoi du côté de la rivière, j'ai entendu tout à coup la voix de ma mère :

— Sabine, vous avez oublié mon tabou...

Elle s'interrompt, reprenant bien vite :

— Tiens, je la croyais là !

Un peu plus tard, Loti, qui jouait avec moi, a déchiré d'un coup de dent le délicieux petit tapis envoyé par notre cousine de Marimprey, et je me suis écrié :

— Il faudra l'arranger demain, Sabine !

Ma mère a levé la tête de dessus son livre :

— Effet de l'habitude ! a-t-elle dit sèchement, sans quoi nous serions absurdes !

Évidemment, nous serions absurdes de nous apercevoir, seulement après le départ, qu'elle n'était pas une nullité à Barsannes.

* *

Elle est malade ! Quelques lignes de mon oncle nous apprennent qu'elle n'a pu se lever le lendemain de son arrivée à Hennequeville. Le docteur Welter, sans se prononcer encore, redoute une fièvre grave. « Ne rien dire à la famille », conclut oncle Fabien. Jolie et franche ma position !!!

* *

« État stationnaire, sommes toujours très inquiets. » Voilà le contenu du billet de ce matin. Pas de dépêche, de peur d'indiscrétions sans doute. Il est prévoyant mon oncle !!

Je m'ennuie à mourir et suis énervé d'une façon atroce ! Pour éviter les Gueldry, auxquels je ne saurais que dire, je passe mes journées hors du château. Ordinairement, c'est tout au plus si les villageois me saluent ; aujourd'hui, huit ou dix m'ont arrêté, demandant, avec un air idiot :

— Mme Sabine restera-t-elle bien longtemps, monsieur le marquis ? Elle manque au village, voyez-vous ! Pas fière ! si bonne ! si gracieuse et si mignonne ! Un ange du bon Dieu, là !

Eh bien ! il s'est envolé « l'ange du bon Dieu, là ! » Envolé en secouant la poussière de ses pieds sur le seuil de Barsannes qu'il ne veut pas revoir...

Pauvres malades ! plus de bouillon. Pauvres vieux ! plus de tabac. Joyeux bambins, plus d'images ! Et l'harmonium qui va rester fermé ! Et les « chanteurs » qui seront sans chef d'orchestre ! Et la cure qui n'aura pas son fournisseur universel ! Envolé « l'ange du bon Dieu, là ! » Envolé ! sans un mot, sans un regard pour les malheureux humains...

C'est vrai, ma foi ! qu'elle s'est envolée... Je ne

me suis pas aperçu de sa disparition. De grands airs de dignité offensée pour une chose bien simple après tout, et qui se fait chaque jour. Je citerais facilement dix jeunes gens de ma connaissance qui ont épousé non la femme, mais la dot. C'est courant, cela !

C'est courant ?... Est-ce honnête ? Si j'avais écouté oncle Fabien et ma conscience...

* *

Elle les a ensorcelés !! Mlle de Tournemire s'est mise à pleurnicher quand je lui ai appris ce départ « subit » (oh ! oui, très subit !)

— Vous dites, cher monsieur, que cette absence peut se prolonger plusieurs mois, suivant l'état de santé de Mme de Savigné ? Que je vous plains ! Un bijou, cette enfant ! Une nature si exquise ! si impressionnable ! si délicate !

Je n'irai plus chez Mlle de Tournemire...

Le colonel, lui, dès mon premier mot, est devenu cramoisi.

— A Hennequeville ? Pas possible !... Sans venir dire adieu à son vieil ami ? Car je suis son vieil ami, c'est certain, comme elle est, elle, mon rayon de soleil, la petite fée de Latour. Mon grincheux de chien la mange de caresses ; Castor et Pollux hennissent à son passage, sûrs que ce bonjour-là leur vaudra une friandise ; le jardinier, autrefois une carcasse de mollusque, cultive ses fleurs avec rage « pour donner des bouquets à Mme Sabine ». Quant à Cabanou... mille cosaques ! — Cabanou ?

— Mon colonel !

— Elle est partie !!!

Une bouche et des yeux ouverts démesurément, c'est tout ce que j'ai vu...

— Allons, oui, partie sans rien nous dire. Qu'as-tu à me regarder ? et que fais-tu là, piqué comme un Prussien ? Disparais, et vite encore.

Cabanou ayant fui en coup de vent, le colonel continua :

— Esprit de diable ! gaieté d'oiseau ! charité d'ange ! Un bijou de femme, quoi !

C'est fini, je ne retournerai plus à Latour !

Personne à la « Folie ». Les de Gosselin sont en Suisse. Ils eussent été dans le cas, eux aussi, de la trouver « un bijou de femme ! »

Seuls, les de Briges n'ont pas jeté des cris de désespoir en même temps que d'admiration. Ces gens-là ont du goût, du bon sens... Je verrai souvent les de Briges...

* *

« Fièvre cérébrale. Danger. » Rien que ces trois mots ce matin, mais ils nous ont atterrés, et nous nous sommes regardés tout pâles, sans pouvoir prononcer une parole.

Ma mère, la première, a repris son empire sur elle-même. Tirant le cordon de la sonnette d'une

main fébrile, elle a ordonné à Reine de ne recevoir personne. Puis, nous trouvant seuls :

— Il ne manquait plus que cela ! a-t-elle dit amèrement. Je m'endormais tranquille sur la certitude donnée par ton oncle, au départ, de ramener, dans peu de temps, Sabine à Barsannes, voilà le réveil ! La mort ! La mort avec ses conséquences désastreuses ! Pas d'enfant ! Donc, retour aux Gueldry de cette fortune... Avoir fait tant de sacrifices pour en arriver là !

Je demeurai silencieux. Elle continua, impatiente :

— Le comprends-tu, voyons ? Comprends-tu qu'au lieu de reprendre ton rang dans le monde, comme je le souhaitais si ardemment, ce sera, si elle meurt, la misère, encore la misère ! Une misère d'autant plus pénible que nous aurons goûté de nouveau les douceurs du luxe et espéré davantage en l'avenir ?

Hélas ! je comprenais surtout qu'à cette heure de danger, ces préoccupations étaient d'un égoïsme révoltant.

— Inutile de parler mort, alors qu'il y a vie, dis-je avec effort. Attendons.

Et, quittant brusquement ma mère, je suis allé faire une course folle dans la montagne. J'espérais que la distraction, le grand air, la fatigue dissiperaient un peu l'angoisse qui m'étreignait le cœur. Mais non, au milieu des landes, parmi les rochers, sous les taillis, le long de la rivière, le souvenir de Sabine ne m'a pas quitté...

Est-ce le spectre de la mort qui m'oppressait ainsi ? Je pense que pour Sabine comme pour moi, mourir serait une délivrance. Je l'ai écrit à mon oncle : cela me paraît le seul dénouement honorable d'une situation impossible ; mais être cause directe de sa mort, voilà ce qui m'étouffe, me harcèle, me tenaille. Les préoccupations d'avenir disparaissent devant cette pensée obsédante. Tour à tour, je me révolte et m'émeus. J'en veux à Allot d'avoir songé à ce mariage ; à ma mère de me l'avoir présenté sous des couleurs séduisantes ; à moi d'y avoir consenti ; à Sabine de s'être crue aimée. Puis, songeant qu'elle meurt de sa désillusion, je voudrais pouvoir, sans lui promettre ma tendresse, hélas ! lui demander pardon, quand même il faudrait, pour l'obtenir, le demander à genoux !...

..

Minuit. — Comme j'écrivais ces lignes, il y a quelques heures, on frappa deux coups légers à la porte de ma chambre.

Quelle folie ! N'ai-je pas cru, une seconde, que, tout étant fini, son fantôme allait soudain paraître et me reprocher le passé !...

C'était bien une espèce de fantôme, en effet, qui s'approcha de moi : Colette ! Colette, les vêtements en désordre, les yeux hagards, les lèvres tremblantes, et si pâle, si pâle, que je lui avançai,

précipitamment, un fauteuil, craignant de la voir s'évanouir. Elle secoua la tête, et, d'une voix saccadée :

— Non, non, moi (elle appuya sur ce mot), je ne suis pas malade, mais elle ! Je t'en conjure, est-ce vrai qu'elle va mourir ?

Depuis ma première communion, Colette me dit « vous » ; ce tutoiement, souvenir des anciens jours, me bouleversa presque autant que la question posée. Quelle émotion intense l'agitait donc pour qu'elle s'oubliât à ce point ?

— Tu ne réponds pas, continua-t-elle... Penses-tu que je trahirai les de Barsannes ? Allons donc ! Va, j'ai deviné bien des choses. Elle a eu un chagrin... Lequel ? je l'ignore ; mais c'est le jour de l'orage, pour sûr... Jamais je n'ai vu de figure comme la sienne le lendemain matin... Et elle avait un accent si singulier en me disant adieu ! « Adieu ! » preuve qu'elle voulait partir. Peut-être sait-elle que tu ne l'aimes pas... Ah ! ai-je été assez mauvaise, durant des mois, avec mes sous-entendus. Toutefois, en souffrant, elle les méprisait, je crois, venant d'une domestique ! Tandis que de ta mère, de toi ! je la connais, elle peut en mourir, elle en meurt...

Incapable de prononcer un mot, je regardais Colette. Certes, je la savais ardente sous une apparence de glace, mais je savais aussi son aversion pour Sabine ; aversion produite par sa connaissance de mes regrets pour le mariage rompu avec miss Eidel ; et ce n'était pas de l'aversion qu'exprimaient, en ce moment, ses paroles, son accent, sa physionomie, c'était une douleur immense et farouche.

— Ma pauvre Colette, qu'as-tu donc ce soir ? murmurai-je enfin.

Elle ne parut pas entendre ma question.

— Réponds-moi, dit-elle de sa même voix saccadée. N'est-ce pas qu'elle est très malade ?

Comme j'inclinai affirmativement la tête, elle cacha son front dans ses mains.

— Tu ne sais pas, non, tu ne peux savoir ce qu'elle a fait pour moi... Et, jusqu'au bout, je me suis montrée dure, ingrate ! Je ne me le pardonnerai jamais... Et toi, ne te reproches-tu rien ? Elle n'était pas heureuse à Barsannes ! Cela ne finira pas ainsi ! Il faut qu'elle vive, il faut qu'elle revienne, il faut que tu l'aimes. C'est moi, moi, ta vieille Colette, qui te le dis...

Alors, m'entourant de ses bras comme lorsque j'étais petit, elle posa sur mon front un baiser passionné, et disparut...

..

Rencontré le curé qui, à ma vue, est devenu tout pâle, le pauvre homme ! Je passais sans lui parler, il m'a tendu la main.

— Avez-vous des nouvelles, aujourd'hui ?

— Oui, même état.

— Dieu et Marie peuvent la sauver ! a-t-il dit avec ferveur.

Et nous nous sommes séparés.

« Dieu et Marie peuvent la sauver ! » Oui, sans doute, mais, à la place de Sabine, je préférerais mourir...

..

Deux siècles depuis que j'ai écrit ces dernières lignes ? Non, deux jours, deux jours seulement... Et je suis dévoré de remords ! Et je ne veux pas qu'elle meure ! Et je m'attendris en songeant à elle !

Je suis fou, peut-être ! Je suis surtout horriblement malheureux ; d'autant plus malheureux que je ne puis ouvrir mon cœur à personne... Mon oncle, devant ce lit sur lequel est penchée la mort, n'aurait pas le temps de me lire. Prendrait-il même ce temps, qu'il trouverait mes regrets trop tardifs. Ma mère se moquerait de moi ou, chose plus affreuse ! jalouserait la pauvre enfant qui agonise ! Elle me suit déjà d'un œil soupçonneux, comme si mon visage reflétait ma transformation intime, et je la fuis le plus possible, car, dans le trouble où je suis plongé, toute réflexion de sa part me serait insupportable.

Qu'a-t-il donc fallu pour me bouleverser ainsi ? Peu de chose ! Quelques feuilles ramassées insouciamment au bout de ma canne le jour de l'orage, et retrouvées, ce matin, sous une pile de journaux. Je les ai lues d'abord avec un dédain, une amertume sans nom ! Cette petite pensionnaire, cette petite bourgeoise se permettant de juger nos amis, ma mère et moi, me semblait d'un pédantisme, d'un ridicule achevés. Puis, l'étonnement est venu, un étonnement réel. Impossible de le nier, il y avait une grande finesse d'observation dans ces pages, et un jugement très sûr. Enfin... comment le dire ? Quand je suis arrivé à... ce qui concerne Colette, un voile s'est déchiré soudain...

La charité m'a toujours paru belle. J'ai lu le livre de Maxime du Camp avec un intérêt mêlé d'admiration, et il ne me déplaisait pas de voir une marquise de Barsannes secourir les pauvres du village. Mais, sous notre toit, ce silence, cette abnégation absolue, cette force d'âme, pour soigner une « ennemie » atteinte de la maladie la plus horrible, voilà ce qui m'a révélé Sabine. Et plus je continuais ma lecture, plus la révélation s'accroissait, plus je comprenais que, sous une gaieté d'enfant et une apparence timide, se cachait un caractère viril, plus viril que le mien, joint à toutes les qualités charmantes de la femme. Ah ! pourquoi Sabine ne s'était-elle pas montrée ainsi à moi !

J'achevai le journal, puis, je le relus encore, et, cette fois, comprenant que j'avais passé à côté du bonheur, je cachai mon front dans mes mains, et pleurai comme un enfant...

Larmes de repentir ? Larmes d'orgueil blessé ?

Les deux, je le crois, car, maintenant encore, pendant que j'écris ces lignes, je n'arrive pas à découvrir ce qui me torture le plus : ou d'avoir méconnu cette pauvre enfant, ou d'être forcé de reconnaître sa supériorité sur nous. Ce que je sais, par exemple, oh ! ce que je sais bien, c'est que je ne puis supporter l'idée de son mépris, et que je donnerais vingt ans de ma vie pour qu'elle pût rétracter cette injure suprême :

« Herbert de Barsannes, vous êtes un lâche et un menteur ! »

..

Je n'ai pu dormir même quelques minutes, et, dès l'aube, j'étais vers la forêt à guetter l'arrivée du facteur. Deux heures d'attente ! Deux heures de fièvre ! Enfin, Jean-Marie est arrivé de son pas tranquille, et, le voyant, de loin, chercher dans sa boîte en me reconnaissant, j'ai pressé le pas pour le rejoindre.

Il a paru inquiet de cet empressement, plus inquiet encore du tremblement qui agitait ma main, et il m'a demandé, après une courte hésitation :

— Mme Sabine n'est pas malade au moins, monsieur le marquis ?

Quel courage il m'a fallu !

— Malade ! Elle !

— Dame ! ça prend tout le monde, vous savez. Mais, puisque je me suis tourmenté à tort, tant mieux. Vrai, ce serait un chagrin dans le pays !

Il souleva sa casquette, et reprit le chemin de Chomelis, tandis que je suivais la lisière du bois, à grandes enjambées, pour arriver plus vite à Barsannes.

— Il y a un léger mieux ! dis-je, tout essouffé à ma mère, dès le seuil de sa chambre.

Elle me regarda d'un air étrange.

— Le facteur est déjà venu ?

— Non, je suis allé l'attendre.

— Ah !

Il y eut un silence... Elle reprit, avec une âpreté moqueuse :

— Tu es dans le cas d'aimer Mlle Gueldry maintenant qu'elle va mourir.

Un instant irrésolu devant ce commencement d'hostilité, je répondis enfin :

— Peut-être, ma mère ; mais, ce dont je suis sûr, c'est que j'ai été injuste.

Et, depuis cet aveu, qui a mis un abîme entre nous, je me sens plus seul que jamais...

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





Le Mariage de Charley

SUITE

III

ALLER ET RETOUR



QUELQUES jours plus tard, je partais muni des bénédictions attendries de ma tante.

Chose étrange, pour un jeune Anglais de mon âge, et de ma condition, sauf quelques séjours en France, quelques excursions en Suisse et en Allemagne, je n'avais jamais voyagé, tante Jess n'ayant pas paru, jusqu'alors, partager l'opinion des gens qui prétendent que les voyages forment la jeu-

nesse. Quoi qu'il en soit, avoir le monde ouvert devant ses pas cause une sensation qui n'est nullement désagréable, je suis forcé de le reconnaître; non pas qu'un voyage, si beau qu'il puisse être, ait le don de distraire d'une grande douleur. Je ne le crois pas; mais quand on est certain, comme moi, de trouver le bonheur au retour, quand on voyage en compagnie d'une chère espérance, il semble bon, je l'avoue, de s'enivrer d'air, de liberté, de mouvement : c'est une provision qu'on s'imagine faire pour le reste de la vie.

Certes, je suis toujours aussi follement épris de Rosamonde. Son portrait et une rose qu'elle m'a accordée au départ, ne me quittent jamais. Cependant, au bout d'un certain temps, il m'arrive de passer d'abord une heure, puis un jour sans penser à elle. Il faut dire que jamais chevalier errant, séparé de sa dame par un jaloux enchanteur, ne rencontra pire malchance sur son chemin.

Non seulement le fidèle intendant de tante Jess s'était avisé de mourir, mais son fils et successeur trouva bon de quitter la propriété quelques jours seulement avant mon arrivée, emportant les regis-

tres, et laissant toute chose dans un inextricable chaos. D'après ce que je pus apprendre, ce jeune homme léger ne comprenait rien aux beautés des cannes à sucre. Il désirait visiter l'Europe avec l'argent que M. son père avait, je n'en doute pas, très honnêtement gagné. Quant aux registres mis dans ses malles, simple distraction de sa part. Ce fait me donna cependant la pensée de prendre toutes les affaires en main et de guerroyer contre les abus de tous genres. J'en trouvai tellement et de si bien armés, qu'au bout d'une année entière je guerroyais encore.

Enfin, avec le sentiment du devoir accompli, j'ai de nouveau traversé la mer. Aujourd'hui, étendu dans un wagon de première classe, je vois disparaître, avec une satisfaction somnolente, le chemin qui me sépare encore du vieux manoir.

Nous sommes à la veille de Noël. Quel jour serait mieux choisi pour retrouver le cher *home*, la vieille tante, les souvenirs d'enfance et... et Rosamonde!

Si la délicieuse image de ma fiancée se présente la dernière, ne croyez pas que son tendre souvenir se soit affaibli en mon âme constante. Et pourtant, la cruelle, sûre de son empire, a souvent négligé de répondre à mes épîtres nombreuses et enflammées : enflammées toujours, nombreuses surtout dans les premiers temps; on se lasse de parler à peu près seul. Ce n'est pas une femme de lettres que j'épouse et j'en bénis le ciel : un bas bleu me ferait horreur. Combien je préfère la simplicité de ce court billet :

« *Dearest*, j'espère que vous gagnez beaucoup d'argent pour votre tante. Ici, à Londres, la *season* bat son plein. On dit que j'en suis la reine. Je vais partout. Mère est éreintée. Hier, elle a dormi chez lady Murrey. Sa tête pendait sur son triple menton. J'en étais honteuse, mais personne n'y fait attention. J'ai rencontré votre oncle lord Ulsmere au bal. Sa Seigneurie a daigné me dire : « Mon neveu est un heureux coquin. Je l'envie, ma parole ! » Votre oncle est assez bien conservé, mais j'ai remarqué qu'il a le cou très court, le teint rouge et des pieds de goutteux. Peut-être, *dearest*, hériteriez-vous bientôt du titre et moi aussi. En pensant à cela, je sens que je vous suis plus attachée que jamais. A vous, pour la vie. »

Elle m'est plus attachée que jamais, elle est à moi pour la vie !

En recevant ce billet, je n'avais retenu que ces deux lignes si douces à méditer dans leur promesse de félicité immuable. En ce moment, je ne sais pourquoi, certaines expressions me choquent légèrement. Ce n'est pas que j'éprouve une tendresse extrême pour le vieil Ulsmere, ce type de viveur, égoïste et blasé, qui affecte des allures de jeune homme, et qui adresse aux femmes des compliments d'un goût douteux. Pourtant, il me déplaît que ma fiancée semble compter sur sa mort prochaine. Pauvre Rosamonde ! Elle sent qu'une couronne de comtesse lui siérait à merveille, et c'est la vérité. Vais-je lui reprocher cela ?

Pour changer le cours de mes fâcheuses idées, je retourne mon portefeuille. De ce côté, mes doigts plongent au hasard dans de nombreux feuillets recouverts d'une fine écriture, une écriture de myope, à laquelle vient parfois se mêler une autre écriture élégante et haute que je ne connaissais pas.

« Charley, mon enfant chéri, ma vie se passe à vous attendre ; je voudrais pouvoir économiser les battements de mon vieux cœur pour être plus sûre de vivre jusqu'à votre retour. Ne vous inquiétez pas d'ailleurs. Je vais bien ; mes yeux seuls sont un peu affaiblis. Je pense que c'est parce que je pleure souvent en votre absence, mais j'ai toujours été un peu triste, vous savez, et singulièrement disposée aux larmes. Tenez, je me souviens que dans le temps où vous eûtes votre rougeole, vous ne vouliez pas rester au lit et je pleurais vraiment d'être obligée de vous y faire retenir de force. J'aurais voulu avoir la rougeole pour vous. C'est de l'enfantillage. Je pleure donc maintenant quelquefois d'avoir été forcée de vous envoyer là-bas pour votre bien, mon cher enfant... Je vous dirai, afin de vous rassurer, que je me suis décidée à prendre une dame de compagnie ; elle me sert en même temps de lectrice et de secrétaire. Mes lettres commenceront toujours par quelques lignes de ma main, mais ne soyez pas surpris de voir bientôt une écriture étrangère se substituer à la mienne : c'est toujours un cœur aimant et dévoué qui dictera jusqu'à la fin. »

Ici commençaient, en effet, les caractères élégants et souples, avec des traits larges et nobles, quelque chose de doux, de fier et de franc.

Les a, les o entr'ouverts indiquent une nature expansive, et sont opposés à ceux de ma tante soigneusement fermés en signe de réserve absolue ; les u, les n faciles à confondre ressemblent à ceux de miss Jessie et marquent la bonté, la même absence de crochets se rapportait à la même absence d'égoïsme. Sans être graphologue, j'étudiais les ressemblances et les différences de ces deux écritures qui avaient l'une et l'autre charmé mon exil, et j'essayais, malgré moi, d'imaginer ce que devait être le secrétaire de ma tante. Mes ques-

tions, à son sujet, étaient restées sans réponses, sans doute par une des bizarreries innocentes de tante Jessie qui aimait à faire mystère de tout.

C'était une femme jeune assurément. Cela se sentait à l'ingénuité des pensées, une femme de cœur aussi, et d'un esprit ouvert à tout ce qui est beau et bien. J'avais pu en juger, car après les premières lignes écrites sous la dictée, le style changeait et s'harmonisait avec l'écriture, l'horizon s'étendait. Une manière, à la fois poétique et raisonnable, de juger les choses m'avait donné une idée avantageuse de cette inconnue. Et malgré moi je soignais mes réponses, y mettant une pointe de coquetterie, laquelle ne s'adressait pas uniquement aux boucles jaunes de ma vieille parente.

.....

Nous arrivons. Je n'ai prévenu personne, car j'ai rêvé un retour à la manière des héros de roman. Premier acte : je tombe dans les bras de ma tante, joie expansive, attendrissement. Décor intime... Je m'esquive et, après avoir revêtu mon ancienne livrée d'homme du monde, je monte en voiture et me rend à Midway. Deuxième acte : décor splendide, car je sais qu'on fête la Noël, ici, d'une façon grandiose et plantureuse. Arbre de Noël, bal, etc. Le *mistletoe* enguirlande les portes ; partout des lumières, le gui, les branches de houx. Dissimulé par une tenture, j'aperçois Rosamonde, ma reine des roses, valsant avec sa grâce souveraine. Je prononce un monologue pour savoir si je vais me précipiter à ses pieds ou l'arracher au bras de son danseur. Mais je préfère, comme une combinaison de meilleur goût, attendre le moment favorable, la rencontrer inopinément sous une verte guirlande et profiter de la délicieuse coutume qui permet, à la Noël, d'embrasser la plus sévère jeune miss quand, au-dessus de sa tête, descend le joyeux *mistletoe*. Saisissement et joie de ma bien-aimée. Elle pousse un cri. On accourt, on me reconnaît, on admire mon teint brun, mon air mâle ; je deviens le héros de la soirée.

Ce rêve m'a mollement bercé jusqu'à la station. Il me reste trois milles que je fais à pied, dans une exquise nuit d'hiver, poudrée de givre, avec des étoiles d'or plein le ciel profond.

La magie du *home*, comme elle vous ressaisit vite. Dans l'ombre, je devine les coins préférés du grand parc. Là-bas, les lumières rares, dans la façade allongée du vieux château... Je sais les pièces qu'elles éclairent et, pour être à l'intérieur des antiques murailles, pour reprendre la part d'âme que m'ont laissée les ancêtres disparus, je presse le pas. Celui-là n'a qu'une vie éphémère qui passe à travers le monde sans attache au passé, sans racine au sol qui l'a vu naître.

— ... Oui, ma bonne mistress Bridget, c'est moi en personne. Pour Dieu, Bridget, ne tombez pas en syncope. Le lieu est mal choisi ; en haut du grand escalier, vous rouleriez comme une tonne

jusqu'au bas. Et je ne veux pas m'en faire accroire, je sais que je n'aurais pas la force de vous retenir. Vous ne pensez pas à cela, dites-vous, vous êtes trop pressée d'avertir votre maîtresse.

— A cause du saisissement, sir Charles. Ce n'est pas convenable, sauf le respect que je vous dois, master Charley, d'arriver comme cela tout à coup. Ma pauvre maîtresse ! vous lui feriez tourner les sangs, elle qui a été si tranquille depuis votre départ.

— Et voici son tourment revenu. N'ajoutez pas un mot, Bridget, ou je croirai que vous voulez me renvoyer aux Indes. Dites-moi seulement où se tient miss Jessie ?

— Dans sa chambre, sir Charles, à cause d'un léger rhume. D'ailleurs, depuis votre départ, elle n'a jamais été aussi bien qu'avant : toujours un peu inquiète et nerveuse, et plus triste aussi. Je crois, sir Charles, que vous ne l'auriez pas retrouvée sans la bonne jeune miss qui lui a tenu compagnie si fidèlement. Une fille n'aurait pas su faire mieux pour sa propre mère, c'est la vérité.

— Bien, bien, mistress Bridget, vous n'avez perdu ni votre embonpoint, ni votre langue agile, pensai-je à part, en décrivant une demi-circonférence autour de l'énorme personne qui obstruait le milieu de la galerie.

La chambre de tante Jess, je la revois dans ses moindres détails, pendant que je me dirige de ce côté, à tout petits pas assourdis, m'essayant d'instinct à reprendre ma démarche enfantine, alors que mes petits chaussons caressaient le parquet un peu vermoulu et toujours prêt à crier à certains endroits que je connais.

Tante Jess, inspirée par son extrême réserve, s'était choisi une des chambres les moins vastes et les moins commodes de la grande maison. D'après les mêmes principes, elle l'avait meublée de tous les objets qui, à son jugement, déparaient les autres pièces. Il en était résulté que la chère vieille, sans le savoir ni le vouloir, s'était constitué un nid fait de douces teintes fanées, de meubles rococos et disparates, qui encadrait à ravir sa figure singulière et menue de petite créature incomprise, estimée un peu bizarre et telle qu'on n'en rencontre pas dans la vie de tous les jours.

Comme je m'approche, un son grêle arrive à mes oreilles : c'est le piano ou plutôt le vieux clavecin de tante Jess. Elle n'a jamais voulu poser ses doigts sur l'Erard à queue du salon, mais, dans le secret de sa chambre, moins intimidée par le peu de bruit que produit le faible instrument, elle aime à retrouver de vieilles ballades irlandaises qu'elle fredonne, en même temps, d'une voix extraordinairement pure et souple quoique d'une ténuité qui a quelque chose d'irréel, comme serait le chant d'une ombre.

On chante aussi ce soir et, si la voix est pure et souple, elle est riche et profonde. L'air est celui

d'une des vieilles ballades favorites que j'ai entendues tant de fois.

Je pousse la porte après l'avoir entrebâillée sans bruit :

Au coin de l'âtre, dans sa grande bergère fanée, tante Jessie plus émaciée, plus frêle, rêve ou repose, la tête appuyée à gauche sur un coussin, les yeux clos, dans une pose un peu lasse qu'elle prend souvent le soir. A la voir si fragile, j'éprouve un élan de gratitude envers la bonne Providence qui a conservé cette tranquille vie monotone avec le même soin qu'elle protégeait l'existence aventureuse du voyageur, pour permettre à l'une et à l'autre de goûter la joie de la réunion.

Cependant, je me souviens des avis de mistress Bridget ; afin d'éviter les émotions, je conquiers mon impatience et reste près de la porte.

— Hum ! hum !... Tante Jess !

Elle n'entend pas. Dans l'angle opposé, le clavecin abrité par un haut paravent module un accompagnement à la belle voix de contralto qui continue à s'élever inconsciente d'un nouvel auditeur.

L'impatient Charley n'en peut supporter davantage. Il s'avance vivement et, tout près, penché sur la bergère :

— Tante Jess ! c'est moi !...

Un grand cri, la vieille tante se dresse toute droite, puis retombe toute pâle.

Le clavecin s'est tu avec la voix.

Tante Jess s'est évanouie pour de vrai cette fois et je suis bourrelé de remords autant que d'inquiétude, pendant que je me retourne vers le paravent de la chanteuse.

— Madame, miss... de grâce, venez... Sot animal que je suis !

Telles sont les premières et gracieuses paroles qu'entend mon invisible et inconnue correspondante.

A l'instant, une forme blanche et svelte s'interpose entre moi et ma victime. Une main agile humecte les tempes, fait respirer des sels, offre aux lèvres pâles un liquide fortement alcoolisé.

Tante Jess fait une grimace que je trouve charmante, ouvre les yeux et, de sa voix du temps où j'étais petit :

— Charley, Charley, vous serez donc toujours le même ?

— Oui, tante, toujours le même pour vous aimer.

— ... Et pour faire des folies. Ce retour si brusque. Ah ! je suis forte pour que vous ne m'ayez pas tuée sur le coup.

Toute rose et ranimée, tante Jess paraît rajeunie.

— Je pensais à vous précisément. (Je crois sans fatuité qu'elle y a pensé sans cesse depuis mon départ.) C'est ce qui fait que je n'ai pas été trop surprise de vous voir.

— Cependant, vous vous êtes évanouie et par

ma faute, dis-je honteux. Oh ! je suis un *stupid fellow*. Votre jeune dame de compagnie, qui était là il y a un instant, est en droit de me prendre pour une triple brute. Jolie présentation...

— Ma dame de compagnie ? Mais c'est... Vous l'avez vue et vous ne la reconnaissez pas !

— Je l'ai vue pendant qu'elle vous soignait, mais c'est vous que je regardais. Aussitôt que vous avez ouvert les yeux, elle s'est retirée discrètement. Pourquoi, par parenthèse, ne m'avoir jamais écrit son nom, mystérieuse tante Jess ?

— Elle ne le voulait pas.

— Je la connais, je l'ai rencontrée dans le monde, peut-être ? Elle se cache par orgueil de noble fille ruinée.

— Chut ! Elle ne doit pas être loin.

Tante Jess élève la voix :

— Revenez, mon enfant ; vous n'êtes pas de trop.

IV

ROSE DE NOËL.

Une portière se soulève et la même forme svelte que j'ai déjà vue apparaît dans l'ouverture du cabinet voisin. Elle s'avance tranquille. C'est une grande jeune fille brune, vêtue d'une robe de lainage blanc. Dans sa ceinture de velours mousse, il y a un bouquet de roses de Noël. Son teint est sans éclat, comme celui de ces pâles fleurs, mais dans ses yeux clairs et dans son franc sourire repose le charme réconfortant des *christmas-flowers*.

— Bonsoir, sir Charles.

— Ah ! mon Dieu ! Ce n'est pas, cela ne peut pas être... Miss Amy.

— Dites donc comme vous aviez coutume de dire : Amy, la petite cousine.

— Vous avez tant grandi !

— Pas tant que cela. J'ai eu mes dix-huit ans : c'est ce qui me vieillit.

— Et moi, je me suis bronzé au soleil de l'Inde : cela vieillit davantage.

— A la surface seulement. Si j'en juge d'après votre façon d'aborder une malade, *ma malade*, cela ne mûrit pas.

— Une épigramme, miss Amy. Défendez-moi, tante Jess.

Mais la chère tante paraît enchantée de ce petit tournoi. Elle retient de force Amy qui veut se retirer encore pour nous laisser causer.

— Nous causerons mieux à trois, dit-elle.

Et j'ajoute, étonné de n'y avoir pas pensé déjà :

— Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de Rosamonde.

— Oh ! elle est toujours très belle, répond Amy avec conviction. Quel dommage que vous ne

puissiez la voir en ce moment ! Je connais sa toilette : c'est une de celles qui lui vont le mieux.

— J'ai précisément, dis-je, l'intention de me rendre à Midway. J'ai donné des ordres pour cela en arrivant. Que dites-vous de la surprise ?

— Ce sera délicieux.

Soudain, tante Jess est retombée anéantie tout au fond de sa bergère, et c'est d'un ton suppliant qu'elle me dit :

— Prenez d'abord votre thé... fatigué comme vous l'êtes.

Il y a un faible reproche dans sa voix.

Sans doute, Amy est prompt à le saisir, car, en s'occupant du matériel de la table à thé, elle me dit tout bas, avec un petit regard d'intelligence et un bon sourire :

— Attendez un peu, miss Jessie s'endormira bientôt et vous pourrez partir. Il sera temps encore.

Je cède. D'ailleurs, il me faut avouer que mon estomac crie famine.

Un quart d'heure plus tard, nous sommes assis en trio, et je déguste, avec un plaisir véritable, le thé versé par la petite cousine.

Quant à tante Jess, elle déclare remettre au lendemain les affaires sérieuses, mais il faut, bon gré, mal gré, lui narrer aussitôt le côté pittoresque et sentimental de mon voyage. L'occasion semble belle pour attirer le sommeil sur les paupières de ma respectable parente. Eh bien, je n'y songe plus. C'est un plaisir si doux que de parler de soi-même devant un auditoire sympathique ; or, rien n'est plus sympathique que les exclamations étouffées de tante Jess, et les grands yeux largement ouverts d'Amy. Cette dernière aussi a oublié toute tactique. Elle pose des questions qui laissent entrevoir un esprit judicieux et fin, déjà habitué à réfléchir. Je réponds sans me lasser. Une anecdote en amène une autre, jusqu'au moment où un ronflement léger nous annonce que tante Jess, enfoncée dans sa bergère, jouit du sommeil du juste.

Nous restons quelques instants immobiles.

Dans la chambre close et chaude, un engourdissement de bien-être s'est emparé de moi.

Amy lève la tête et me regarde en souriant :

— Maintenant, vous pouvez partir.

— Vous êtes bien pressée de me renvoyer dans la nuit froide, miss Amy. J'ai, sans nul doute, abusé de votre bienveillante attention.

Ma voix, comme mes paroles, trahit une certaine irritation dont je m'aperçois très bien, sans pouvoir m'en expliquer la cause. Quant à Amy, elle lève vers moi de grands yeux bruns, au regard étonné, des yeux d'enfant, profonds et purs, qui semblent demander : pourquoi vous fâchez-vous ? Et je réponds comme si la question avait été formulée en paroles :

— Eh ! mon Dieu, ce n'est pas positivement flatteur, savez-vous, d'endormir la moitié de son

auditoire et de se faire chasser par l'autre moitié. Même regard de candide surprise, pendant que les lèvres ont un demi-sourire de doute.

— Mais le bal, Rosamonde... Vous avez changé d'idée?

— Je ne suis pas si inconstant. Mon apparition fera plus d'effet à la dernière heure. Laissez-moi vous remercier d'abord, miss Amy, car j'ai beaucoup de remerciements à vous adresser pour les soins dont vous avez entouré la pauvre chère dormeuse que voici, dis-je en désignant tante Jess pelotonnée dans sa bergère.

— Non, ne me remerciez pas, je vous en prie, cela ne serait pas juste. Si vous saviez tout ce que miss Jessie a été pour moi depuis mon enfance, vous penseriez que je n'acquitterai jamais, quoi que je fasse, la dixième partie de ma dette.

— Eh bien! Amy, franchement, vous m'étonnez. Sauf des rapports de bon voisinage, je me demande ce qu'a pu faire ma tante pour vous, à qui rien ne manquait chez vos parents, près de Rosamonde?

Amy regarda le feu quelques instants, et cette contemplation sembla amener une légère flamme sur ses joues.

— Vous allez me trouver bien sotte, et je ferais peut-être mieux de ne pas vous le dire. Mais je ne puis laisser croire que je sois autre chose qu'une humble petite protégée de miss Jessie... Oui, depuis mon enfance, il me manquait quelque chose, quelque chose que les miens me refusaient et que votre tante m'a donné.

— Est-il possible, Amy, qu'on vous laissât manquer du nécessaire, là-bas? Je ne le croirai jamais, dis-je, étonnement surpris.

— Cela n'aurait peut-être pas été le nécessaire pour une autre et c'était l'indispensable pour moi. Vous êtes orphelin, vous aussi, sir Charles, mais vous en avez à peine souffert. Une affection tendre et douce a veillé sur vous jusqu'à ce jour. Je dois être seule à blâmer pour cela, mais eux à Midway, ils n'ont jamais pu se mettre à m'aimer.

Elle fit cet aveu d'un air résigné et contrit comme si elle se sentait réellement blâmable en effet. Elle reprit :

— Oh! ils sont bons pour moi. Seulement, je ne leur suis pas sympathique.

— Et Rosamonde?

— Rosamonde aussi est bonne à sa manière. Vous souvenez-vous que vous l'appeliez Reine des Fleurs? Les reines n'ont pas d'amies parce qu'elles n'ont pas d'égaux.

Ce mot fut un trait de lumière pour moi. Je me rappelai à l'instant mille petites circonstances qui établissaient Amy sur le pied d'une demi-domesticité assurément pénible pour une âme noble, délicate et tendre. Cela ne m'avait pas frappé, parce que je ne m'étais jamais douté qu'une telle âme habitât le corps enfantin de la petite cousine. Maintenant, l'enveloppe extérieure était en har-

monie avec sa divine hôtesse. Depuis la couronne de cheveux bruns jusqu'au bout des doigts effilés, tout indiquait la dignité calme et modeste de la jeune lady, dont la valeur ne réside pas dans un plus ou moins grand nombre de guinées.

— Mon oncle, ma tante et Rosamonde voyageaient sans cesse; moi, j'étais en pension. Sans miss Jessie, je n'aurais jamais eu de vacances.

— En effet, Amy, je me rappelle vous avoir souvent vue trotter dans le manoir, comme une petite souris.

— J'étais peu gênante, n'est-ce pas? Je n'attirais pas plus l'attention qu'une vraie petite souris.

— Vous avez toujours eu le talent de passer inaperçue, dis-je sans voir le mauvais compliment que je faisais, aussi me semble-t-il que je découvre, ce soir, la véritable Amy. Ou plutôt j'ai fait sa découverte, il y a quelques mois. Je ne savais pas son nom alors... Vous ne m'avez pas permis d'exprimer ma gratitude à la garde-malade dévouée, à la compagne fidèle de tante Jess, laissez-moi, du moins, remercier ma gracieuse et habile correspondante.

Amy secoua la tête.

— Pour cela non plus vous ne me devez aucun remerciement, dit-elle. Cela fatigue miss Jessie d'écrire, et elle était si contente lorsqu'il y avait beaucoup de pages que j'ai cédé à mon attrait naturel pour mettre mes pensées sur le papier. Ce qui me donnait une grande liberté, c'est que j'avais, tout d'abord, exigé que mon nom ne fût pas connu de vous. Je pensais aussi que vous liriez seulement les premières et peut-être les dernières lignes.

— Je n'en ai pas sauté une seule. Vous ne sauriez croire le charme qu'il y a pour un exilé à se sentir transporté dans son vieux *home*, dans son cher vieux pays. Vos peintures étaient si fidèles que j'y voyais, comme en un miroir, se refléter tout ce que j'aime. J'y voyais même des choses que je n'avais jamais regardées. Vous êtes poète, Amy.

— Moi! fit Amy dans un frais éclat de rire aussitôt réprimé par respect pour le repos de tante Jess.

— Oh! je ne veux pas dire que vous sachiez aligner une armée de rimes rangées en bon ordre. Vous avez ce qui vaut mieux : la poésie intime qui fait reconnaître et sentir l'âme des choses.

— Je ne crois pas. La poésie est un don divin qui ne saurait appartenir à une pauvre fille comme moi. Quant à ce que vous appelez l'âme des choses, je la sens peut-être d'autant plus vivement que bien peu d'âmes humaines se sont jamais intéressées à la mienne. Je trouve du charme au murmure de l'eau ou de la brise dans vos grands bois, mais une voix chère répétant près de moi une douce ou même une insignifiante parole, me ferait oublier toute autre musique. Il me plaît de me lever pour voir l'aurore, mais il me plairait

davantage de me mettre au travail à cette heure matinale pour venir en aide à un vieux père, à une mère malade. Je ne me soucierais guère alors d'étudier un effet de lumière ou de nuages.

— Le temps viendra où vous aurez un intérieur à vous, un mari, des enfants.

— Non, jamais.

— Comment le sauriez-vous ?

— On me l'a dit... D'ailleurs, je suis peu ambitieuse. Ne pas vivre inutile, pouvoir faire un peu de bien, être le rayon de soleil qui s'introduit dans la chaumière désolée, le petit oiseau qui chante un cantique d'espérance au cœur des découragés, la bouchée de pain qui rend la vie au misérable : voilà tout ce que je demande.

— Vous aurez cela et beaucoup plus, Amy. Une noble et charmante fille comme vous n'est pas destinée à vivre dans la solitude ! Il ne m'est pas difficile d'évoquer l'avenir et de vous voir le centre d'une famille heureuse par vous. Je ne suis pas grand poète, moi, Amy, mais si je voulais faire votre portrait, je vous comparerais à cette fleur avec laquelle vous m'êtes apparue ce soir, *the christmas flower*, la douce rose de Noël. Comme elle, vous avez grandi, vous vous êtes épanouie au milieu de la froidure. Votre éclat n'éblouit pas la vue, il rafraîchit et repose le regard, il semble parler des joies de la Noël, des bénédictions de la charité, des fêtes intimes de la famille. Heureux sera le foyer auquel vous vous assoirez, Amy.

— Amen !... dit une voix faible : c'était tante Jessie qui se réveillait... Mon Dieu, fit-elle, je me croyais à l'office. Vous êtes ici, mes enfants ? Les rêves sont de singulières choses. Attendez donc, ce n'est pas tout... N'ai-je pas rêvé aussi que ce méchant garçon, à peine de retour, abandonnait de nouveau sa pauvre vieille tante pour courir je ne sais où. J'avais cru le voir s'envoler sous la forme d'un papillon naïf, pressé d'aller se brûler les ailes.

— Vous avez rêvé, chère tante ; la preuve c'est

que me voici près de vous et que je compte y rester jusqu'au moment où vous me mettrez à la porte... Encore un peu de thé, s'il vous plaît, miss Amy.

Amy se lève avec des mouvements doux et adroits, elle nous sert de ses longues mains fines.

— Et le bal, et Rosamonde ? me dit-elle tout bas.

— Il est trop tard pour le bal et je n'y suis plus disposé. Quand je serai le maître, j'abolirai ce divertissement mondain qui jure avec les grands et religieux souvenirs d'une nuit de Noël.

— Par quoi le remplacerez-vous si jamais vous êtes le maître, ce dont je doute ? reprend tante Jess.

— Par une veillée comme celle-ci, tout simplement. Et la veillée continue.

A ma prière, Amy a repris son chant. Sa voix, grave et pure, célèbre les touchants et immortels mystères de la naissance de l'Enfant Dieu. Après la vie agitée que j'ai menée depuis plus d'un an, après avoir tourné toutes mes facultés vers le côté pratique des choses, après avoir lutté, chaque jour, contre la perfidie, les mauvais instincts d'hommes grossiers, il y a pour moi une impression de douceur et de repos ineffables dans les mystiques et pieuses pensées dont me berce la naïve mélodie de la chanteuse. Le monde extérieur me semble s'évanouir dans un lointain nuageux. Au-dessus des vils intérêts de la terre, plus haut que les vanités, les mensonges du monde, je m'élève sans efforts dans le pur éther, guidé par un ange à la longue tunique blanche serrée d'une ceinture sombre. Sa main tient un bouquet de *christmas flowers*, lumineux comme une lampe d'albâtre.... Mais je rêve comme tante Jess.

— Vous dormez, Charley. Dites « bonsoir » et allez vous coucher, ordonne ma tante, ainsi qu'au temps où j'avais cinq ans et j'obéis de même.

MARIANIC DU ROCHER.

(La fin au prochain numéro.)

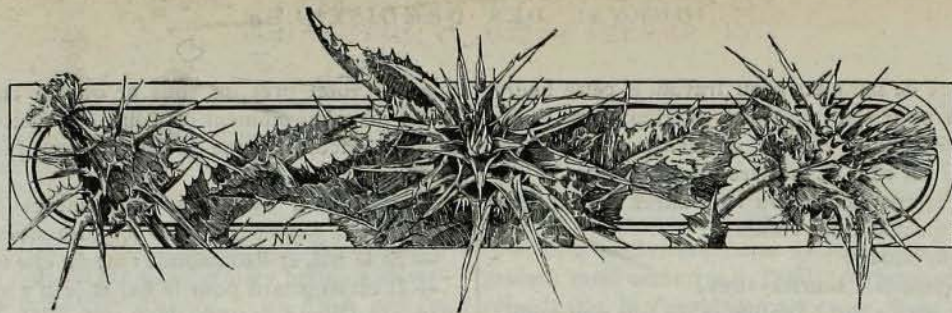


L'HORIZON



*Devant un horizon qui fuit à bien des lieues
Vers le massif lointain de ses montagnes bleues,
Sans aucun accident parmi sa vague ampleur,
Se dresse un arbre rose, — et ce charme de fleur,
Tant la vaste étendue est déserte et profonde,
Semble seul exister sur la face du monde.*

CHARLES DE POMAIROLS.



Causerie de Quinzaine



QUELLE délicieuse chose de rentrer chez soi, n'est-ce pas, amies lectrices ? Retrouver son *home*, son *sweet home*, les vieux meubles familiers ; remettre en place les bibelots aimés, chercher pour eux de meilleurs arrangements ; en un mot,

refaire son nid, tout cela est charmant mais ne va pas sans quelque labeur : pour commencer, ne trouvez-vous pas que l'arrivée à Paris laisse fort à désirer ? L'Europe qui, dit-on, nous envie tant de choses, ne doit guère, semble-t-il, jalouser nos gares de chemins de fer. D'abord, peu ou pas de porteurs pour débarrasser des paquets à la main ; puis la longue attente des bagages dans le grand hall triste et froid ; la difficulté de réunir tous ses colis disséminés, leur laborieuse installation sur l'impériale d'un omnibus, le cahotement à travers les rues et enfin le cauchemar de cet homme qui court après la voiture quoi qu'on fasse pour l'arrêter. Ils sont là dans les gares une quantité de pauvres diables à mine famélique, guettant les arrivées ; dès qu'un omnibus chargé de bagages s'ébranle, l'un d'eux s'élance pour le suivre au pas de course, rien ne peut le décourager ; les coudes au flanc, la tête tendue, sans souci des obstacles, il traverse tout Paris à votre suite dans l'espoir de recevoir quelques sous : première vision de la misère en la grand'ville, symbole vivant de cette cherté du pain, si dure, cette année, aux malheureux dotés d'une nombreuse famille.

Sans trop d'encombres, nous voici à bon port, le plus pénible est fait mais le travail n'est pas fini ; à vrai dire, il commence pour nous, chaque chose doit être remise en place, puis il faut caser les nouveaux meubles confectionnés là-bas par quelque ouvrier de campagne et embellis par nos soins dans les loisirs d'automne. Savez-vous en user,

amies lectrices, de ces ouvriers de campagne ? Essayez-en donc et vous m'en direz des nouvelles. Vous verrez comme c'est intéressant de faire exécuter des meubles de son invention, des créations de sa fantaisie. L'objet arrive, il est en bois blanc tout uniment ; au premier coup d'œil, il paraît un peu fruste, mais armez-vous d'un marteau, d'un poinçon, de clous de diverses sortes ; au besoin, aidez-vous d'un peu de colle pour recouvrir le bois d'étoffe riche ou simple, ou bien laquez-le, soit avec de l'Aspinale, soit avec du Ripolin, et vous aurez une table, une étagère ou une bibliothèque qui vous aura peu coûté et ornera élégamment votre chambre. Comme pour toutes choses un peu d'apprentissage est nécessaire, mais on arrive vite à de très encourageants résultats.

Dans le même ordre d'idées, nous vous indiquons un surtout formant un charmant milieu de table : sur une plaque de fer blanc bien polie, on dispose, en les collant, des bouquets de fleurs jetés en semis ou formant guirlandes, puis des oiseaux, des papillons, etc., découpés dans une cretonne ou bien encore dans ces fichus rapportés d'Aix ou de Biarritz ; l'arrangement fait sur la plaque de métal, on la recouvre d'une feuille de verre de dimension un peu moindre sur laquelle on rabat de petites encoches taillées dans le bord du fer blanc, ce contour doit avoir une forme légèrement gondolée aux extrémités ; on le dissimule soit sous un cordon de feuilles ou de fleurs, soit sous une ruche vaporeuse. L'effet est celui d'un miroir dans lequel lumières, pièces d'argenterie ou de cristal se reflètent. Avant de vous lancer dans cette grande entreprise, vous pouvez essayer l'effet sur une boîte à biscuits anglais de bonne dimension ; en collant un ruban autour des plaques de verre, il vous sera facile de les assujettir les unes aux autres par un surjet et de les maintenir de même à la doublure de la boîte.

On nous a dit merveille de ce procédé appliqué aux intérieurs de cheminées que l'usage général du calorifère laisse souvent vides même en hiver,

ce qui est d'un aspect triste; on dissimule la base des plaques par de petites jardinières ornées de plantes vertes, un peu basses. A signaler encore une nouveauté charmante qui permet de donner de la lumière aux pièces trop sombres — lisez certaines antichambres parisiennes — remplacer les portes pleines par des demi-portes en bois sculpté ou en fer forgé, c'est très artistique et fait paraître l'appartement bien plus grand qu'il n'est en réalité; des armes ou un chiffre sur ces portes leur donnent un cachet très personnel.

A vous présenter aussi la pendule phonographe, remplaçant la machinale sonnerie des heures par un petit discours adapté aux circonstances; au moment du diner apparaît une petite figure qui dit à haute et intelligible voix : « Madame est servie », — tant pis pour les retardataires ! — A l'heure du repos, des « bonsoirs » répétés rendent à la maîtresse de maison le service de congédier ses invités. Un journal qui patronne la pendule phonographe va jusqu'à voir en elle un futur agent moralisateur de l'humanité; il parle de réveil de conscience, etc.; ceci nous laisse incrédules, ce n'est pas mécaniquement qu'on agit sur les âmes. Vous rentrez du bal, il est tard, la petite figure apparaît sur votre pendule, et vous fait cette exhortation : « Dors vite, ne pense plus aux propos flatteurs, presque toujours décevants, fais ta prière et répare tes forces pour reprendre le labeur de demain. » Je gage que vous ne l'écoutez guère et préférerez le rêve tout éveillée au sommeil réparateur. Il en sera bien autrement si une voix sage et aimée vous dit doucement ces choses; laissons la mécanique dans son domaine; ne trouvez-vous pas, gentilles amies, qu'il y a plus d'éléments de conversion dans l'homélie émue d'un humble prêtre de campagne que dans un sermon de Bossuet phonographié.

* * *

Pas grand'chose à vous dire comme actualité, chères lectrices; pendant le mois d'octobre, sans tambours ni trompettes, quelques rois ont traversé Paris : le roi des Belges, le roi de Serbie, le roi de Siam, revenu cette fois en simple particulier. Ils ont été déjeuner ou dîner à Rambouillet, où se trouvait le président; on les a rencontrés en coupés sans éclat, vus dans les petits théâtres ou les restaurants à la mode, tout heureux d'échapper par un incognito relatif à la contrainte de l'étiquette et aux liens étroits du protocole.

Faut-il vous dire qu'il ne reste plus que quelques vestiges du Palais de l'Industrie ? Il a disparu à l'anglaise, pendant les vacances, comme ceux

qui meurent au mois d'août et dont presque personne ne suit la dépouille mortelle; comme ceux-là encore, il a eu une bonne presse en manière de compensation; mais, croyez-moi, il sera bien vite oublié, et la perspective du dôme doré des Invalides, après le pont Alexandre III et l'avenue du Palais des Arts, ajoutera au charme des Champs-Élysées, au lieu de le diminuer comme d'aucuns l'ont dit.

Gardons nos regrets pour cette petite salle du Conservatoire, qui vient d'être fermée par crainte d'incendie. C'est un véritable deuil parmi les *diletanti*. Quatorze matinées de dimanches passaient là, chaque année, dans d'exquises jouissances, goûtées en famille, pour ainsi dire, car les mêmes noms figuraient toujours sur les feuilles d'abonnement, le droit aux loges étant héréditaire, et ce public d'élite, fort peu renouvelé, vibrerait toujours à l'unisson.

— Mais, me dites-vous, ce public d'élite va se retrouver à l'Opéra.

— Je vous y attends, c'est là qu'on verra ce que valait la salle de la rue Bergère et son acoustique si favorable aux admirables *bois* de cet incomparable orchestre dont les délicatesses seront perdues et noyées dans l'immense vaisseau de la salle de l'Académie de musique. Toutes celles d'entre vous qui s'occupent de musique et s'intéressent aux choses de l'art doivent envoyer un *pleur* à la salle du Conservatoire; c'est un grand rendez-vous artistique qui disparaît, et ne sera probablement de longtemps remplacé.

Ne nous quittons pas sur un regret, aussi bien le Conservatoire me rappelle une petite anecdote d'un haut comique arrivée au théâtre de X...

Le jeune premier, dans un chaleureux monologue, préparait l'arrivée de l'héroïne. Comme il s'écriait : « La voici, ce sont ses pas légers », on entendit dans les coulisses un effrayant tintamarre : un lourd accessoire en métal, échappé à un maladroit machiniste, descendait, en l'ébranlant, l'escalier des loges d'artistes, et ces bruits espacés semblaient vraiment les pas d'un 100 kilos ! Naturellement, explosion de rire dans toute la salle; ce fut bien pis quand apparut l'actrice, malheureusement très remarquable d'embonpoint; à son entrée, les rires devinrent convulsifs, la pauvre femme s'évanouit, et la représentation ne put continuer; on rendit l'argent, mais l'artiste dut chercher fortune ailleurs, l'histoire avait couru toute la province, et le public restreint des théâtres de petite ville garde souvenir de tout et ne pardonne rien.

EDMÉE.



DEVINETTES

Mots en ancre

Verticalement : Un célèbre littérateur.

Horizontalement : Premiers éléments de l'alphabet. — Un asiatique. — Prénom féminin. — Dans l'Institut. — Cri de douleur. — Dépôt.

Diagonalement : Dieux domestiques. — Ou habitude. — En marchant. — Sculpteur ancien. — Supplice. — Oiseau.

(Brin de varech.)

Mots en croix

Avec les lettres que voici, disposer en croix le nom de deux départements français :

EEE I I N O L S R R T F

(Magda.)

Paroles célèbres

Quel est le poète du XVII^e siècle dont on cite les paroles suivantes : « Je suis né dans la poudre du greffe ».

(M. Bérard.)

Épigramme

De quel auteur est cette épigramme :

Jupiter un jour dit ces mots :
« Les mortels aiment trop la gloire,
Il est trop doux d'être héros :
Punissons un peu la victoire
Et fidèle à mes deux tonneaux

Mélangeons les biens et les maux. »
Dans les cieus cette voix divine
Retentit et, tombant des airs,
Au laurier brillant pour épine
Elle attacha les mauvais vers.

(X. Y. Z.)

Mots en croix de Malte

Triangle nord : A la cuisine. — Pour essuyer. —caha. — Contraire d'humide. — Pour respirer.

Triangle ouest : Dans tout. — Langue du Moyen âge. — Coupé court. — Cours d'eau français. — Nœud. — Tout le monde et personne. — Consonne.

Triangle sud : Pour voler. — Serpent. — Le singe en a quatre. — Pour le filleul.

Triangle est : Dans le pain. — Possessif. — Poisson de mer. — Cours d'eau. — Recueil de bons mots. — Conjonction. — Dans un nid.

Carré central : Au milieu de la mer. — Département français. — Belle saison.

Croix reliant tous les triangles : Trois départements français.

(Marguerite Grosjean.)

EXPLICATION DES DEVINETTES D'OCTOBRE

Mots en clef :

G
R U
A M R E
I
T
E
L
O
U R N E
I D E E
S O I R
E D E N

Mots en if :

C
T H E
R L A N C
S A U N I E R
P R U D E N T
E
E N E R G I E
F R A N C I S
E S C L A V A G E
G
O
E R E

Jeu des homonymes : Voix, Voie.

Paroles célèbres : Prononcées par Louis XII à la bataille d'Agnadel, lorsqu'il s'aperçut que les soldats faiblissaient.

De Lamartine, dans son livre des *Harmonies poétiques*, passage intitulé : « Une larme ou Consolation ». Terminaisons : Silencieuses, pitié, pieuses, amitié, pluie, rocher, essuie, sécher.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.